

INTRODUCTION GENERALE

LE CONCEPTUALISME

Si la scène analytique du début du XX^e siècle a été largement marquée par un « tournant linguistique », la question de la « perception » a gagné un surcroît d'intérêt considérable depuis les années 1970, tant et si bien que la philosophie de la perception occupe une place de choix dans la philosophie de l'esprit contemporaine¹. Une part importante des débats qui la traversent concerne la nature des « contenus » perceptifs dont il convient de déterminer s'ils ont un contenu conceptuel ou non conceptuel².

Conceptualisme

Le conceptualisme désigne la thèse selon laquelle nous ne pouvons représenter le monde qu'au moyen de capacités conceptuelles. Selon cette formulation très générale, la thèse excède très largement le cadre des débats contemporains. Dans la version contemporaine qui retient notre attention, elle ne concerne pas exclusivement les attitudes propositionnelles – comme penser, croire, désirer, etc. – mais l'expérience perceptive elle-même. Elle soutient non seulement que le *contenu* de la perception est intégralement *conceptualisable*, notamment à l'aide de *concepts démonstratifs*, mais aussi, plus radicalement, que nous ne pouvons percevoir quoi que ce soit qu'au moyen de concepts.

Depuis 2000, il est d'usage de distinguer deux formulations de la thèse « conceptualiste » au sujet de la perception (et par contraste de la thèse « non conceptualiste »). En partant de distinctions introduites par Gareth Evans dans son ouvrage³ de 1982, Richard Heck⁴ a proposé de distinguer deux types de conceptualisme : le « conceptualisme du contenu » [*content conceptualism*] et « le conceptualisme de l'état » [*state conceptualism*]. Selon la première version, la thèse porte sur la question de savoir si la perception et l'attitude propositionnelle présentent un contenu de même nature. Des auteurs dits « conceptualistes » en ce sens, comme John McDowell⁵ ou Bill Brewer⁶, soutiennent que la perception ne peut jouer un rôle de justification des croyances que si perception et croyance partagent un contenu du même type⁷. La deuxième version de la thèse soutient en revanche que ce qui rapproche (ou

¹ Cf. J. Benoist, *Le bruit du sensible*, Paris, Cerf, 2013, introduction, en particulier p. 7.

² Pour une première introduction à ces débats, Cf. e.g. A. Dewalque, « Expérience perceptive et contenus multiples », *Bulletin d'Analyse Phénoménologique* 7/1, 2011, p. 153-187 ; J. Bermúdez et A. Cahen, « Nonconceptual Mental Content », *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2003, ²2015 ; J. Bermúdez, « What is at Stake in the Debate on Nonconceptual Content ? », *Philosophical Perspectives* 21, 2007, p. 55-72 ; S. Siegel, « The Contents of Perception », *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2005.

³ G. Evans, *Varieties of Reference*, Oxford, Oxford University Press, 1982, trad. fr. partielle par M. Leval-Duché, chapitre 6, « L'identification démonstrative », *infra*.

⁴ R. Heck, « Nonconceptual Contents and the "Space of Reasons" », *Philosophical Review* 109, 2000, p. 483-523.

⁵ J. McDowell, *Mind and World*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1994, trad. fr. par Ch. Al-Saleh, *L'esprit et le monde*, Paris, Vrin, 2007 ; « Conceptual capacities in perception » (2006), *Having the World in View : Essays on Kant, Hegel, and Sellars*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2009, trad. fr. par A. Le Goff, « Les capacités conceptuelles dans la perception », *infra*.

⁶ B. Brewer, *Perception and Reason*, Oxford, Oxford University Press, 1999 ; « Perceptual Experience has Conceptual Content », dans E. Sosa et M. Steup (éds.), *Contemporary Debates in Epistemology*, Oxford, Blackwell, 2005.

⁷ Cette position a été éminemment critiquée. Cf. e.g., R. Heck, « Nonconceptual content... », art. cit. ; Ch. Peacocke, « Does Perception have a Nonconceptual Content? », *Journal of Philosophy* 98, 2001, p. 239-264 ; H. Lerman, « Non-conceptual Experiential Content and Reason-giving », *Philosophy and Phenomenological Research* 8/1, 2010, p. 1-23.

distingue) l'état perceptif d'une attitude propositionnelle, ce n'est pas son « contenu » (car il n'y a jamais qu'un seul contenu en jeu) mais le fait qu'un tel état dépende ou non de la possession de concepts¹.

Quelle que soit sa forme, la thèse conceptualiste a d'abord un enjeu *épistémique*. Elle entend répondre à une question qu'un auteur comme Charles Travis appelle « le problème fondamental de la perception »² : comment la perception permet-elle de justifier, ou du moins de « peser sur » [*bear on*], ce que nous pensons et faisons. La réponse conceptualiste, telle qu'elle est endossée par McDowell dès le début des années 1990, consiste à dire que ce n'est qu'à la condition que le contenu de la perception soit conceptuel ou du moins conceptualisable que la perception peut jouer un rôle dans la connaissance. Les non-conceptualistes soutiennent en revanche que la perception peut jouer le rôle d'une justification de nos croyances sans avoir besoin de recourir à des concepts³.

Les précurseurs du débat : Fred Dretske et Gareth Evans

La question du contenu non conceptuel de la perception a émergé au début des années 1970, aussi bien dans la philosophie de l'esprit de langue anglaise que dans la science cognitive⁴. C'est dans ce cadre que Fred Dretske avance en 1969 l'idée novatrice⁵ qu'il convient de distinguer le « voir simple » (ou « non épistémique ») du « voir propositionnel » (ou « épistémique »)⁶. Il introduit ainsi une différence entre le plan de la « simple » perception « dépourvue de contenu de croyance » (« voir Harold ») et celui de l'identification conceptuelle de ce que l'on perçoit (« voir que Harold est présent »).

Si l'analyse anticipe à bien des égards les débats à venir, c'est Gareth Evans qui introduit explicitement le concept de « contenu non conceptuel » sur la scène philosophique. Dans son ouvrage posthume, *Varieties of Reference*, publié en 1982 par John McDowell, Gareth Evans propose une lecture néo-frégréenne de l'esprit et du langage et s'intéresse aux « liens d'information » [*information-links*] que produisent différents types d'identification, notamment les identifications démonstratives. Dans ce cadre, il introduit l'idée que les informations qui sont fournies par la perception sont d'un type différent de celles fournies par le langage : « Les sens produisent de l'information non conceptuelle, alors que le langage renferme de l'information conceptuelle »⁷. Evans ne nie donc pas que la perception véhicule un « contenu » informationnel mais défend la thèse que la perception a un contenu non

¹ La position non conceptualiste selon laquelle l'état perceptif se distingue d'une attitude propositionnelle en ceci qu'il ne dépend pas de l'acquisition de concepts est aujourd'hui très largement défendue. Cf. e.g. A. Byrne, « Consciousness and Nonconceptual Content », *Philosophical Studies* 113, 2003, p. 261-274 ; « Perception and Conceptual Content », dans E. Sosa et M. Steup (éds.), *Contemporary Debates...*, *op. cit.* ; J. Speaks, « Is There a Problem about Nonconceptual Content? », *Philosophical Review* 114, 2005, p. 359-398 ; T.M. Crowther, « Two Conceptions of Conceptualism and Nonconceptualism », *Erkenntnis* 65, 2006, p. 245-276 ; R. Heck, « Are there Different Kinds of Content ? », dans J. Cohen et B. McLaughlin (éds.), *Contemporary Debates in the Philosophy of Mind*, Oxford, Blackwell, 2007, J. Bermúdez, « What is at Stake... », art. cit.

² Cf. e.g. Ch. Travis, chapitre 8, « Unlocking the Outer World » (2011), *Perception. Essays After Frege*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 224, trad. fr. par Ch. Gauvry, *infra*.

³ Cf. e.g. Ch. Peacocke, « Does Perception... », art. cit. ; « Interrelations : Concepts, Knowledge, Reference and Structure », *Mind & Language* 19/1, 2004, p. 85-98 ; *The Realm of Reason*, Oxford, Oxford University Press, 2004 ; R. Heck, « Nonconceptual Contents... », art. cit.

⁴ Cf. e.g. S. Stich, « Beliefs and Subdoxastic States », *Philosophy of Science* 45, 1978, p. 499-518.

⁵ Dretske renvoie cependant lui-même à plusieurs travaux précurseurs. Cf. G.J. Warnock, « Seeing », *Aristotelian Society Proceedings*, vol. IV, 1955, p. 214 ; R. Chisholm, *Perceiving : A Philosophical Study*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1957 ; J.F. Soltis, *Seeing, Knowing, and Believing*, London, George Allen and Unwin, 1966.

⁶ F. Dretske, « Non-Epistemic Seeing », chapitres 2.1 et 2.2 de *Seeing and Knowing*, London, Routledge & Kegan Paul, 1969, p. 4-35, trad. fr. par A. Zinçq, « Le voir non épistémique », *infra*.

⁷ *Ibid.*, p. 123, note.

conceptuel : elle délivre des informations non conceptuelles – c'est-à-dire non conceptualisées et non conscientes – mais qui peuvent éventuellement devenir conscientes et conceptualisables en tant qu'*input* d'une attitude propositionnelle. Le principal argument d'Evans en faveur de cette thèse non conceptualiste consiste à dire que le contenu de la perception ne pourra jamais être épuisé par le travail de caractérisation conceptuel – un argument connu aujourd'hui sous le nom d'« argument de la finesse de grain » : ce qui est perçu aurait un « grain plus fin » – serait plus riche en détails – que ce qui est dit. Ces analyses d'Evans ont d'emblée suscité la réaction de l'un de ses proches camarades d'Oxford, John McDowell, et ont ainsi initié le débat qui divise aujourd'hui la scène contemporaine.

Le conceptualisme de John McDowell

Dans son œuvre majeure de 1994, *Mind and World*, parue près de dix ans après l'ouvrage d'Evans, McDowell entreprend de critiquer la conception non conceptualiste de la perception de son camarade. La principale ligne de son argumentation consiste à lui reprocher de succomber, du fait de son partage entre deux types de contenu, à une nouvelle version du « mythe du donné ». Rappelons en effet que McDowell souscrit pleinement à la critique formulée par son maître Wilfrid Sellars¹ à l'égard de ce qu'il est désormais convenu d'appeler le « mythe du donné ». Si la critique a d'abord une cible localisée, à savoir les théories des *sense-data*, elle porte plus généralement sur toute théorie qui repose sur la postulat « mythique » qu'il existe un donné autonome dont la connaissance est directe et immédiate. Plus qu'un mythe du donné, on peut alors en distinguer trois formes : 1/ le mythe du donné épistémique, 2/ le mythe du donné catégorial et 3/ le mythe du donné privé². Selon McDowell, c'est pour ne sombrer dans aucune version du mythe, et pour échapper qui plus est à la conception cohérentiste de Donald Davidson³ qu'il convient d'adopter une conception radicalement conceptualiste et soutenir en conséquence que le contenu de la perception est nécessairement conceptuel, du moins conceptualisable. Perception et jugement partageraient alors un même type de contenu⁴ : ce qu'il convient de nommer un contenu conceptuel. C'est, selon McDowell, la solution qui s'impose pour expliquer le fait que nos expériences perceptives sont en mesure de *justifier* nos croyances et de nous donner des raisons d'agir.

Les arguments en faveur du contenu non conceptuel

Ce débat inaugural a suscité de vives controverses qui animent encore aujourd'hui la philosophie de l'esprit de langue anglaise. En réponse à la position radicale de John McDowell, les défenseurs de l'idée d'un contenu non conceptuel ont rivalisé d'ingéniosité pour tenter de démontrer qu'il était possible d'expérimenter le monde – notamment par une expérience perceptive – sans avoir besoin de recourir à des concepts. Si l'on suit l'article de

¹ Cf. W. Sellars, *Empiricism and the Philosophy of Mind*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1997, trad. fr. par F. Cayla, *Empirisme et philosophie de l'esprit*, Paris, L'Éclat, 1992.

² Pour une présentation du mythe et des différentes formes qu'il est susceptible de prendre, cf. É. Marrou, « Mythes du donné ? Sellars en perspective », *Les études philosophiques*, 2012, Présentation, p. 435-453.

³ Cf. e.g. D. Davidson, « A Coherence Theory of Truth and Knowledge », *Subjective, Intersubjective, Objective*, Oxford, Oxford University Press, 2001, trad. fr. par V. Aucouturier, « Une théorie cohérentiste de la vérité et de la connaissance », dans B. Ambroise et S. Laugier (éds.), *Philosophie du langage. Signification, vérité et réalité*, Paris, Vrin, p. 309-337.

⁴ Sous l'influence des critiques de Travis, McDowell distingue cependant depuis 2007 le contenu du jugement qui est conceptuel et de forme propositionnelle du contenu de l'intuition qui, quoique conceptuel (du moins conceptualisable), n'est pas de forme propositionnelle. Cf. J. McDowell, Préface à l'édition française, *L'esprit et le monde*, op. cit., p. 8 ; « Avoiding the Myth of the Given », *Having the World in View*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2009, p. 260.

référence de Bermúdez et Cahen¹, on peut distinguer au moins sept arguments en faveur de l'existence de contenus non conceptuels.

1. Contenu contradictoire

Un premier argument en faveur de l'idée que le contenu perceptif est nécessairement de nature différente de celui des croyances et des jugements consiste à montrer qu'un contenu perceptif, contrairement au contenu d'une attitude propositionnelle, peut représenter des états-de-choses impossibles ou contradictoires. C'est notamment ce qui se produit dans le cas des illusions perceptives que met en évidence Tim Crane, par exemple dans son usage célèbre de l'illusion de la cascade².

2. Contenu digital et contenu analogique

Ainsi que Fred Dretske l'a théorisé le premier dans le chapitre 6 de son ouvrage *Knowledge and the Flow of Information*³, un deuxième argument consiste à dire que le contenu des perceptions traite les informations selon un modèle *analogique*, alors que le contenu des attitudes propositionnelles en propose un traitement de nature *digitale*. Dans son ouvrage de 1981, Dretske clarifie la distinction en précisant que les deux manières d'encoder l'information, la *digitale* et l'*analogique*, correspondent respectivement à la manière dont les phrases et les images encodent l'information. Or seul le premier type de encodage a besoin de recourir à des concepts.

3. L'indépendance à l'unité de mesure [*unit-free*]

Un troisième argument, notamment développé par Christopher Peacocke⁴, insiste sur le fait que le contenu représentationnel de la perception est donné indépendamment de toute unité de mesure : quand je perçois une distance, je ne la perçois par exemple pas selon un kilométrage précis.

4. La finesse de grain

Il s'agit de l'argument le plus célèbre et le plus discuté en faveur du contenu non conceptuel. Il a été initialement introduit par Evans dans *The Varieties of Reference* qui soutient, par une analogie célèbre avec la photographie, que le « grain » du contenu de la perception ne pourra jamais être intégralement épuisé par des concepts car il est infiniment « plus fin » que celui des attitudes propositionnelles. Pour reprendre son exemple, nous percevons infiniment plus de nuances de couleurs que nous ne disposons de concepts pour les caractériser⁵.

¹ J. Bermúdez et A. Cahen, « Nonconceptual Mental Content », art. cit.

² Cf. T. Crane, « The Waterfall illusion », *Analysis* 48, 1988, p. 142-147. L'exemple a suscité de nombreuses discussions. Cf. e.g. D.H. Mellor, « Crane's Waterfall Illusion », *Analysis* 48, 1988, p. 147-150 ; T. Crane, « Concepts in Perception », *Analysis* 48, 1988, p. 150-153 ; « The Nonconceptual Content of Experience », dans *Id.* (éd.), *The Contents of Experience*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992 ; H.Y. Gunther, « Content, illusion, partition », *Philosophical Studies* 102, 2001, p. 185-202.

³ F. Dretske, *Knowledge and the Flow of Information*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1981.

⁴ Ch. Peacocke, « Analogue Content », *Proceedings of the Aristotelian Society* 60, 1986, p. 1-17.

⁵ G. Evans, *The Varieties of Reference*, *op. cit.*, p. 229. Pour une discussion de l'argument, cf. e.g. Ch. Peacocke, *A Study of Concepts*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1992 ; R. Heck, « Nonconceptual content... », art. cit. ; M. Tye, *Ten Problems of Consciousness*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1995 ; « Nonconceptual Content, Richness, and Fineness of grain », dans T.G. Szabo et J. Hawthorne (éds.), *Perceptual Experience*, Oxford, Oxford University Press, 2006 ; M. DeBellis, *Music and Conceptualization*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995 ; M. Luntley, « Nonconceptual Content and the Sound of Music », *Mind and Language* 18/4, 2003, p. 402-426.

En réponse à cette analyse, McDowell a répondu pour sa part dès *Mind and World* que l'argument d'Evans reposait sur une conception trop rigide des concepts. Là-contre, il introduit l'idée qu'il existe des concepts qui sont sensibles au contexte de l'énonciation et qui sont, en tant que tels, susceptibles de saisir le contenu absolument singulier d'une expérience perceptive. Ce sont les *concepts démonstratifs* de la forme « cet X » : cette nuance de rouge, cette odeur précise, ce bruit particulier, etc. De tels concepts présentent l'intérêt, d'un point de vue conceptualiste, de tout à la fois pouvoir saisir ce qui est perçu dans son irréductible singularité tout en présentant bien le caractère de « concept », en ceci qu'ils sont généraux, identifiables et réitérables (« cette nuance de bleu »). Comme le note avec justesse Arnaud Dewalque, l'argument d'Evans « oblige certes le conceptualiste à renoncer à l'idée d'un répertoire conceptuel rigide » mais « il ne l'oblige pas à renoncer au conceptualisme : [...] pour peu que l'on admette l'idée d'un répertoire conceptuel flexible et dynamique, susceptible d'embrasser les moindres nuances de l'expérience »¹.

L'introduction de la notion de « concept démonstratif » a elle-même subi de virulentes critiques, notamment au prétexte que son acquisition présupposait l'antériorité d'une expérience non conceptuelle² : on ne dispose pas du concept démonstratif « ce rouge » avant d'avoir perçu au préalable (sans concept donc) la nuance de rouge en question.

5. L'acquisition de nouveaux concepts

Le cinquième argument, également célèbre, concerne « l'apprentissage de nouveaux concepts ». On peut le formuler ainsi : si toute expérience était « déjà » informée conceptuellement, comment pourrait-on faire l'acquisition de nouveaux concepts ? C'est un argument exemplairement défendu par Christopher Peacocke en 1992³.

6. La dépendance à la situation

Sean Kelly développe un sixième argument en défendant l'idée que la perception d'un objet procède selon un mode démonstratif qui est toujours dépendant de la situation dans laquelle l'objet est perçu⁴.

7. L'argument des nourrissons et des animaux

Enfin, le dernier argument repose sur l'analyse de l'expérience perceptive des nourrissons et des animaux. Si l'on accepte que ces derniers sont susceptibles de faire des expériences

¹ A. Dewalque, « Expérience perceptuelle et contenus multiples », art. cit., p. 164.

² Pour une discussion des « concepts démonstratifs », cf. D. Raffman, « On the Persistence of Phenomenology », dans T. Metzinger (éd.), *Conscious Experience*, München, Imprint Academic Verlag, 1995 ; S. Kelly, « Demonstrative Concepts and Experience », *The Philosophical Review* 110/3, 2001, p. 397-420 ; Ch. Peacocke, « Does perception have... », art. cit. ; « Phenomenology and Nonconceptual content », *Philosophy and Phenomenological Research* 62(3), 2001, p. 609-615 ; M. Tye, « Nonconceptual Content, Richness... », art. cit. ; W. Wright, « McDowell, Demonstrative Concepts, and Nonconceptual Representational Content », *Disputatio* 14, 2003, p. 39-54 ; J. Dokic et É. Pacherie, « Shades and concepts », *Analysis* 61/271, 2001, p. 193-202 ; M. Ayers, « Is Perceptual Content ever Conceptual ? », *Philosophical Books*, 43/1, 2002 p. 5-17 ; W. Hopp, « Conceptualism and the Myth of the Given », *European Journal of Philosophy* 17, 2009, p. 363-385 ; A. Roskies, « A New Argument for Nonconceptual Content », *Philosophy and Phenomenological Research* 76, 2008, p. 633-659 ; « “That” Response Doesn't Work : Against a Demonstrative Defense of Conceptualism », *Noûs* 44, 2010, p. 112-134 ; J. Levine, « Demonstrative thought », *Mind and Language* 25, 2010, p. 169-195.

³ Ch. Peacocke, *A Study of Concepts*, op. cit. Pour d'autres développements de ce même argument, cf. Ch. Peacocke, « Does perception have... », art. cit. ; M. Ayers, « Sense experience, Concepts, and Content—Objections to Davidson and McDowell », dans R. Schumacher (éd.), *Perception and Reality : From Descartes to the Present*, Paderborn, Mentis, 2004 ; A. Roskies, « A New Argument ... », art. cit.

⁴ S. Kelly, « The Non-conceptual Content of Perceptual Experience : Situation Dependence and Fineness of Grain », *Philosophy and Phenomenological Research*, 62/3, 2001, p. 601-608.

perceptives, alors on doit concéder que la perception n'est pas nécessairement douée d'un contenu conceptuel car les nourrissons, comme les animaux non linguistiques, ne disposent ni de langage ni de concepts¹.

Différentes versions emblématiques du non-conceptualisme. De Christopher Peacocke à Michael Tye

Si la grande majorité des philosophes contemporains qui ont pris position dans le débat sur la nature du contenu de la perception se rangent aujourd'hui du côté des non-conceptualistes², les premiers à avoir proposé une défense du contenu non conceptuel, en fidélité aux thèses inaugurales d'Evans et en réaction à l'ouvrage de McDowell, sont principalement des philosophes proches du néo-frégéanisme de l'Université d'Oxford, au premier rang desquels figure Christopher Peacocke³.

Peacocke a un temps endossé la thèse conceptualiste⁴. Mais depuis son ouvrage de 1992, *A Study of Concept*, il plaide en faveur de l'existence de contenu non conceptuel et en propose une des descriptions les plus détaillées. Il qualifie de « proto-propositionnel » le contenu qui nous est donné dans la perception. Mais il défend l'idée que pour déterminer un tel contenu, notamment pour le positionner dans le champ perceptif par rapport à celui qui perçoit, il faut encore le localiser dans une autre strate, également non conceptuelle, qu'il nomme le « contenu-scénario » [*scenario content*]. Ce scénario, de type spatial, est articulé à partir d'une origine (le positionnement de celui qui perçoit) selon des axes d'orientation (gauche/droit, haut/bas, arrière/avant, etc.). Il permet ainsi de positionner le contenu proto-propositionnel et de spécifier la manière dont se remplit l'espace autour du sujet percevant⁵. Notons que s'il est en conséquence possible de mobiliser des concepts spatiaux pour déterminer le contenu non conceptuel (des concepts d'orientation, de mesure, etc.), le sujet n'a pas besoin de disposer de ces concepts pour accomplir son expérience perceptive. Qui plus est, Peacocke précise que le contenu proto-propositionnel est bien un « contenu » *stricto sensu* en ceci que son remplissage, par référence au scénario, doit satisfaire des conditions de correction : il est *correct* s'il décrit correctement la manière dont l'espace est occupé par celui qui perçoit.

Il ressort de l'analyse que tout contenu de nature conceptuelle est *fondé* dans une ou plusieurs strate(s) non conceptuelle(s), c'est-à-dire dans un autre type de contenu dont on peut faire l'expérience sans disposer nécessairement d'un concept servant à le spécifier. C'est ce que l'on a pu appeler une « théorie des contenus multiples stratifiés »⁶. Le contenu non conceptuel, ou « proto-propositionnel », est organisé par des relations et des objets qui ne sont pas encore conceptuels : des jeux de symétrie, des rapports d'angle, de côté, etc. Aussi, déjà au niveau perceptif, il est possible de percevoir de différentes manières une même figure : on

¹ Cf. G. Evans, *The Varieties...*, *op. cit.* ; Ch. Peacocke, « Does perception have... », art. cit. ; « Phenomenology and... », art. cit. ; F. Dretske, *Naturalizing the Mind*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1995 ; J. Bermúdez, « Peacocke's Argument Against the Autonomy of Nonconceptual content », *Mind and Language* 9, 1994, p. 402-418 ; *The Paradox of Self-Consciousness*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1998.

² Outre les différents philosophes que nous avons déjà cités, les plus emblématiques défenseurs de l'idée d'un contenu non conceptuel sont José Bermúdez, Adrian Cassius, Tim Crane, Michael Martin, Christopher Peacocke et Michael Tye.

³ Cf. e.g. Ch. Peacocke, « Nonconceptual Content Defended », *Philosophy and Phenomenological Research* 58, 1998, p. 381-388, trad. fr. par Ch. Gauvry, *infra*.

⁴ Cf. Ch. Peacocke, *Sense and Content*, Oxford, Oxford University Press, 1983.

⁵ Cf. Ch. Peacocke, *A Study...*, *op. cit.*, p. 61-64.

⁶ Pour un développement francophone qui s'inspire de cette conception « stratifiée » des contenus, cf. A. Dewalque, « Expérience perceptive... », art. cit., qui propose un rapprochement avec la position hylémorphique défendue par E. Husserl dans les *Ideen I* de 1913.

peut la percevoir comme un « carré », un « losange » ou un « diamant », en fonction de la manière dont on appréhende l'axe de symétrie des bissectrices¹ des angles. Or ces variations ont une influence directe sur l'identification conceptuelle ultérieure de l'objet perçu. À l'encontre de tout relativisme conceptuel, cette hypothèse d'une fondation des contenus conceptuels dans des contenus non conceptuels permet à Peacocke de justifier l'idée qu'il existe des raisons d'utiliser un concept plutôt qu'un autre pour déterminer ce qui est perçu.

Si le modèle que propose Peacocke est l'un des plus développés, il existe de nombreux modèles alternatifs pour tenter de caractériser plus avant la nature des contenus non conceptuels. À titre de deuxième exemple, citons la position strictement représentationnaliste de Michael Tye qui défend que s'il existe des variations dans la perception d'une même figure (disons d'un carré), ces variations ne sont pas déterminées par des concepts mais par la variété de nos différentes *représentations* d'une même figure : ce sont à chaque fois des propriétés différentes de la figure (la propriété d'être incliné, d'être droit, etc.) – et non pas des manières de la percevoir – qui sont représentées et qui fournissent autant de « contenus représentationnels » différents².

Si la question du choix du modèle le plus pertinent est encore fortement débattue, l'une des questions les plus controversées du moment est de savoir s'il existe une *autonomie* complète du contenu non conceptuel par rapport au contenu conceptuel ou s'ils sont articulés selon un rapport de fondation ou de justification³.

Le contenu de la perception

Les protagonistes du débat s'opposent sur la question de savoir de quelle nature est le contenu de la perception mais, pour leur écrasante majorité, ils partagent l'idée que ce qui nous est donné dans la perception est de l'ordre d'un « contenu », à savoir un contenu de représentation qui est soumis, si ce n'est à des conditions de vérité [*truth conditions*], du moins à des conditions d'exactitude [*accuracy conditions*]. Le donné de la perception, qu'il soit pensé comme conceptuel ou pas, est alors toujours considéré sur le modèle sémantique⁴ du contenu d'une proposition qui peut être vrai ou faux⁵.

Le travail de Charles Travis, au moins depuis son article emblématique de 2004, « Le silence des sens »⁶, se situe précisément en amont du débat pour interroger ce présupposé fondamental. Selon Travis, non seulement un tel modèle d'analyse néglige la sensibilité à l'usage de nos prises descriptives sur ce qui est perçu mais, plus radicalement encore, manque fondamentalement le perçu. Car les choses représentées comme « étant telles ou telles » ne sont précisément pas les choses qui nous sont données dans la perception⁷. Le modèle

¹ Cf. Ch. Peacocke, « Nonconceptual Content Defended », art. cit.

² Cf. e.g. M. Tye, M. Tye, *Ten Problems...*, op. cit.

³ Cf. J. Bermúdez et A. Cahen, « Nonconceptual Mental Content », art. cit.

⁴ Notons que la grande majorité des « philosophes de la perception » dont nous avons présenté les arguments étaient des philosophes du langage jusque dans les années 1970 (Fred Dretske, Christopher Peacocke, John McDowell, etc.) et endossaient précisément une conception propositionnaliste du langage. Pour une analyse du poids de l'héritage sémantique sur la philosophie de l'esprit actuelles, cf. e.g. T. Crane, Introduction, *Aspects of Psychologism*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 4-12.

⁵ Il est vrai que des auteurs comme Christopher Peacocke ou John McDowell (à partir de 2007) insistent sur le fait que le contenu perceptif est proto-propositionnel (pour le premier) ou conceptuel mais non propositionnel (pour le deuxième). Ils souscrivent cependant pleinement à l'idée sémantique que ce contenu est soumis à des conditions de correction.

⁶ Ch. Travis, « The Silence of the Senses » (2004), *Perception. Essays After Frege*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 23-58, trad. fr. par B. Ambroise, V. Aucouturier et L. Raïd, « Le silence des sens » dans *Id.*, *Le Silence des sens*, Paris, Cerf, 2014, p. 101-152. On renvoie plus généralement à tous les essais de ces deux recueils.

⁷ Pour une analyse plus détaillée de la critique contextualiste, nous renvoyons à l'introduction que nous avons

alternatif que présente Travis consiste alors à thématiser le partage entre ce qu'il nomme « le conceptuel » et le « non-conceptuel » sans postuler pour autant que la perception présente un « contenu » d'aucune sorte. Dans son article de 2011, « Ouvrir le monde extérieur »¹, Travis précise le dispositif. En s'appuyant sur le modèle frégéen, notamment sur le texte de 1918, « La pensée », il propose de distinguer le champ conceptuel qui n'organise que les choses dotées d'une certaine *généralité* et les *cas particuliers* qui sont en revanche strictement non conceptuels. Techniquement, la généralité (le conceptuel) est instanciée par [*instanced by*] ou *porte sur* [*reach to*] le cas particulier (le non-conceptuel).

Cette analyse a connu un certain retentissement et a contribué à déplacer partiellement le débat sur la perception. Tim Crane en particulier réagit à l'article de 2011 dans son texte de 2012 sur « Le donné »². S'il souscrit en partie à la critique contextualiste de Travis en ceci qu'il admet que la manière dont le débat est formulé depuis le début des années 1970 repose sur une conception sémantique du « contenu » et partant de la perception, il propose quant à lui non pas d'abandonner la notion de « contenu » mais d'en proposer une acception strictement intentionaliste, libérée de tout présupposé sémantique. En renouant avec la tradition brentanienne, il définit avant tout par « contenu » le contenu phénoménal qui se donne à la représentation. Ces clarifications fondamentales opérées, il adopte pour sa part une nouvelle version de la thèse non conceptualiste en reconnaissant l'existence de contenus non propositionnels et non conceptuels de la perception : les contenus phénoménaux³.

Par l'examen de différentes positions qui nous ont paru emblématiques du débat, l'enjeu du présent volume est d'introduire le lecteur francophone à la variété des controverses que nous venons de présenter et d'esquisser qui plus est une évaluation de leur portée et de leur pertinence⁴.

Charlotte Gauvry⁵

rédigée avec Arnaud Dewalque : « Les théories représentationnelles. Panorama introductif », dans A. Dewalque et Ch. Gauvry (éds.), *Conscience et représentation. Introduction aux théories représentationnelles de l'esprit*, Paris, Vrin, à paraître en 2015. Voir aussi Ch. Al-Saleh et B. Ambroise, « Expérience et représentation : Métaphysique de l'expérience vs silence des sens », dans L. Perreau (éd.), *L'Expérience*, Paris, Vrin, 2010 ; S. Laugier, « La perception est-elle une représentation ? », dans J. Bouveresse et J. J. Rosat (dir.), *Philosophie de la perception*, Paris, Odile Jacob, 2003 ; J. Benoist, *Les Limites de l'intentionnalité*, Paris, Vrin, 2005 ; *Id.*, *Sens et Sensibilité. L'intentionnalité en contexte*, Paris, Cerf, 2009 ; *Le Bruit du sensible*, *op. cit.*

¹ Ch. Travis, « Unlocking the Outer World », art. cit.

² T. Crane, « The Given » (2012), *Aspects of Psychologism*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2014, p. 235-256, trad. fr. par R. Brisart, « Le donné », *infra*.

³ Cf. e.g. T. Crane, « The Nonconceptual Content of Experience », art. cit.

⁴ Cf. e.g., J. Benoist, *Le bruit du sensible*, *op. cit.* : « Plus j'avais dans la connaissance de ces débats, plus j'étais frappé par une chose : c'est qu'au fond, il n'y était jamais réellement question de la perception », p. 7-8.

⁵ Le co-directeur de ce volume, Robert Brisart, est décédé en cours de publication. Qu'il me soit permis d'exprimer ici ma gratitude et ma grande admiration pour celui qui fut à l'initiative de ce projet. Je remercie vivement les différents membres de l'équipe « Phénoménologies » de l'Université de Liège, en particulier Arnaud Dewalque, Bruno Leclercq et Denis Seron, qui ont contribué à consolider ma connaissance des débats contemporains en philosophie de l'esprit et qui m'ont aidée à préparer ce volume. Mes remerciements s'adressent aussi aux traducteurs de ce volume, Anne Le Goff, Manuel Leval-Duché et Aurélien Zinck, pour la très grande qualité de leur travail. Je remercie qui plus est Jocelyn Benoist qui, s'il s'est éloigné avec une certaine méfiance de ces débats, m'y a introduite et m'a offert une prise critique salutaire pour les interroger. J'exprime enfin ma grande reconnaissance à Monsieur Lambros Couloubaritsis et à Madame Katy Tselentis qui ont accepté de publier ce volume aux éditions Ousia.

